

Avoir vingt ans à Poitiers

Michel Chaillou se présente comme un infatigable batteur de langue, dans sa parole comme dans les mots



jetés sur le papier des livres. « La Vie privée de désert » (Le Seuil, « Fiction & C^e », 304 pages, 120 francs), dernière production de sa forge verbale, y fait venir la guerre d'Algérie sur son seuil, pour la secourante restitution d'un morceau de jeunesse dans la province française.

DANS « La Vie privée de désert », Michel Chaillou poursuit l'autobiographie buissonnière entamée avec « la Croyance des voleurs » (1989) et « Mémoires de Melle » (1993). Cette fois l'on y retrouve son narrateur et alter ego, Samuel Canoby, en septembre 1958, maître d'internat à Melle (Deux-Sèvres) et étudiant en propédeutique (ainsi s'appelait alors la première année universitaire) à la faculté des lettres de Poitiers, à cinquante kilomètres de là. Selon le principe de « géographie évasive » qui apparaît de plus en plus comme sa marque d'écriture, le romancier a conçu un récit efflorescent, continûment vif et enlevé, qui greffe la chronique de ces années sur l'étourdissante saga familiale, tandis que le regard ne cesse de se tourner davantage vers l'Algérie, à mesure qu'approche l'échéance du sursis d'incorporation.

Le jeune homme de vingt ans manifeste une propension à s'enfoncer seul dans la langue

SA jeune mère et son beau-père vite repartis au Maroc, après une parenthèse poitevine comme tenanciers d'une guinguette au bord du Clain, Samuel Canoby s'était donc un jour hissé à bord du vieux car Citroën qui assurait la liaison avec Melle et son collègue champêtre, au gré des fantaisies horaires du chauffeur : non loin de Lusignan toujours dans l'ombre de la fée Mélusine, un fond de divagation ne cesse pas ici de hanter l'air que l'on respire. Comme si une force irrésistible vous y attirait encore sur des chemins de traverse. Ainsi qu'il arrive par exemple à Samuel. Le jeune homme de tout juste vingt ans, qui écrit secrètement des vers dans des carnets, manifeste en effet une singulière propension à s'enfoncer seul dans la langue et à laisser ses mots battre la campagne. Quitte à passer, auprès de ses collègues dubitatifs et de ses conquêtes séduites par son ramage, comme ç'avait été déjà le cas de sa mère, pour une sorte d'incurable excentrique, toujours prêt à s'échapper dans ses délires : « on m'accuse de me complaire dans les marges. Mais pourquoi aussi toujours nager en plein courant. Ça empêche de voir les fonds, la vase », se justifiera-t-il vers la fin du livre.

A la façon d'un pointilliste il construit une image que l'éloignement seul révélera

C'EST que Michel Chaillou aime le foisonnement des détails, faisant même semblant de s'y perdre : à la façon d'un pointilliste, il construit ainsi à votre insu l'image que l'éloignement seul révélera. De même que parler et écrire sont pour lui prétextes à laisser venir une buée de mots, en écho, en association, en souvenir comme ceux de l'arabe, pour le plaisir de les goûter et d'en éprouver la substance sonore. Le

(puisque « répéter, c'est une autre façon de reprendre souffle, d'éterniser »), qui lui donne sa tonalité musicale et participe à la séduction. Dans cette véritable boulimie d'invention verbale, née de la lecture assidue des « Mille et Une Nuits » pendant l'adolescence à Casablanca, le narrateur trouve sans doute aussi une forme d'antidote à ce qui se profile pour lui de plus en plus précisément, à un autre horizon maghrébin : « L'ombre de la guerre d'Algérie nous enveloppe alors de son suaire, nous les jeunes ». L'insouciance affectée, la drague des demoiselles poitevines, la dispute sur Spinoza avec le prof de philo, les expéditions hebdomadaires en car, le petit monde des pions sous la houlette chapeauté d'un proviseur qu'on dirait sorti tout droit d'un catalogue de la CAMIE, l'arrivée martiale d'un nouveau surveillant général ancien aspirant dans le djebel, la présence troublante de la campagne autour de Melle, à Poitiers la rue commerçante avec les « Dames de France » côtoyant la vitrine de la section communiste (« aujourd'hui Jean's Village »), sans compter l'omniprésent passé marocain dans le giron de la semillante mère, après une enfance nantaise pas vraiment ordinaire..., tout cela revient aujourd'hui « par secousses », et confirme l'inclination à un vagabondage sur des chemins écartés de la pensée et de la langue.

Un allègre banquet de la parole où la poésie tient constamment sa partie

UN allègre banquet de la parole, où la poésie tient constamment sa partie (un bal en plein air : « l'herbe froissée, piétinée, violonée »), avec, d'abord en sourdine puis de plus en plus clairement affiché, le tenaillement de la fin du sursis, lui-même rythmé par l'installation de de Gaulle à l'Élysée, en janvier 1959, la mise en place de la « ligne Morice », l'affrontement aux collègues partisans de l'Algérie française, les articles du journal local annonçant les décès des appelés de la région. Samuel Canoby partit à l'armée en juin 1961. Ses vingt ans, il les avait donc vécus à Poitiers et Melle. Certes loin des Aurès, par la distance comme par ses cheminements buissonniers, qui abolissaient momentanément l'espace et le temps. Mais en fait déjà dans l'attente nouante du départ, s'étourdissant de philosophie, de Verbe et d'amours, tous ensemble cultivés de cette manière vorace et échevelée qui impose au livre son tempo endiable. Un tournoiement auquel on s'abandonne à son tour, enivré par la fête d'images, de sons et de sens qui y déploie ses fastes. Aujourd'hui, il « apure les comptes », en compulsant le « folio » où il a tenu serrés ces souvenirs d'une jeunesse aimantée par les chemins écartés. Ce qu'il appelle son « désert », en se référant à une ancienne et tragique histoire des croyants de la région. Un désert qu'il a su pareillement peupler des ressources de la vie et de l'imaginaire.